



LA BATAILLE, OCCULTÉE D'AIX-LA-CHAPELLE

(12-20 SEPTEMBRE 1944)



LA DERNIÈRE CHANCE AMÉRICAINE DE PASSER LE RHIN AVANT NOËL

17 septembre 1944, alors que des milliers de corolles colorent le ciel des Pays-Bas, prélude à un spectaculaire échec, plus au sud, la *1st US Army* échoue à franchir le corridor d'Aix-la-Chapelle, à 70 km du Rhin. Les deux opérations visaient les mêmes objectifs (établir une tête de pont au-delà du fleuve) et offraient les mêmes perspectives (s'ouvrir les portes de la Ruhr). Mais si l'échec de Montgomery est resté célèbre, celui de Bradley a été occulté. Il conduit pourtant à réviser le poids des responsabilités, car, bien loin d'être la conséquence d'un pari trop audacieux, ce revers s'explique tout entier par des défaillances du commandement américain.



► Un Sherman semi-enterré. Après plus de 600 kilomètres de poursuite, les Américains calent aux portes d'Aix-la-Chapelle, à 70 kilomètres du Rhin. Pour ne pas avoir su gérer le passage du *Westwall*, les voilà englués dans une guerre de position qui va durer six mois.



► Le Stuart est un char léger totalement dépassé, trop lourd et bruyant pour la reconnaissance ; il est en outre doté d'une pièce de 37 mm trop peu puissante. Il reste pourtant largement en service, en particulier dans les *Cavalry Groups*, des unités indépendantes qui patrouillent dans l'intervalle entre les *1st* et *3rd Armies*.

[1] SHAEF Planning Staff Draft, SGS 381 Post-Overlord, Courses of Action After Capture of the Lodgment Area, Main Objectives and Axis of Advance, I, 03.05.44, p. 1.

[2] La ligne fortifiée construite avant-guerre par Hitler sur la frontière occidentale du *Reich*.

[3] John A. Adams, *The battle for western Europe*, Fall 1944, Indiana University Press, 2012, p. 93.

En mai 1944, les experts du SHAEF – quartier général du corps expéditionnaire allié en Europe – estimaient que pour gagner la guerre en Europe, il fallait obliger l'Armée allemande à s'engager dans une bataille décisive en menaçant un objectif vital pour elle et ainsi la détruire. Cet objectif, c'était la Ruhr, le poumon économique du *Reich* : 65 % de sa production d'acier, 55 % de son charbon et le quart de ses manufactures [1]. Pour l'atteindre, passer par le corridor d'Aix-la-Chapelle semblait la meilleure option. Certes, elle était la voie la plus prévisible, certes elle impliquait de franchir la portion la plus solide du *Westwall* [2], mais ce choix présentait les avantages d'opérer sur le champ de bataille le plus propice au déploiement de chars, d'être à proximité du plus grand port d'Europe (Anvers) et d'emprunter la route la plus courte, sans effrayer l'état-major américain, adepte doctrinalement de la confrontation du fort au fort. Une fois le Rhin franchi à Cologne, le portail Sud de la Ruhr s'ouvrirait aux Alliés. Il faudrait cependant ne s'y risquer qu'une fois le port belge remis en service, et les experts enjoignent Eisenhower à une poussée secondaire en direction de la Sarre depuis la Lorraine pour étirer la défense allemande.

Mais ces prévisions ne se réalisent pas. Les Alliés atteignent la frontière allemande avec 220 jours d'avance à la suite d'une chevauchée fantastique, traquant une *Wehrmacht* en décomposition. Cet effondrement allemand incite les Anglo-Américains à repenser leur stratégie. Tandis que Montgomery prône une charge unique de son *21st Army Group* et de la *1st US Army* à travers les Pays-Bas pour contourner le *Westwall*, saisir la Ruhr par le Nord et foncer sur Berlin, Bradley et Patton défendent l'option d'une charge à travers la Lorraine et la Sarre pour arriver sur les bords du Rhin, dans la région de Francfort, avec les

1st et *3rd US Armies*. De là, elles pourraient descendre le fleuve vers la Ruhr ou poursuivre plein est vers la capitale. Le corridor d'Aix-la-Chapelle n'intéresse alors plus personne, à l'exception d'Eisenhower.

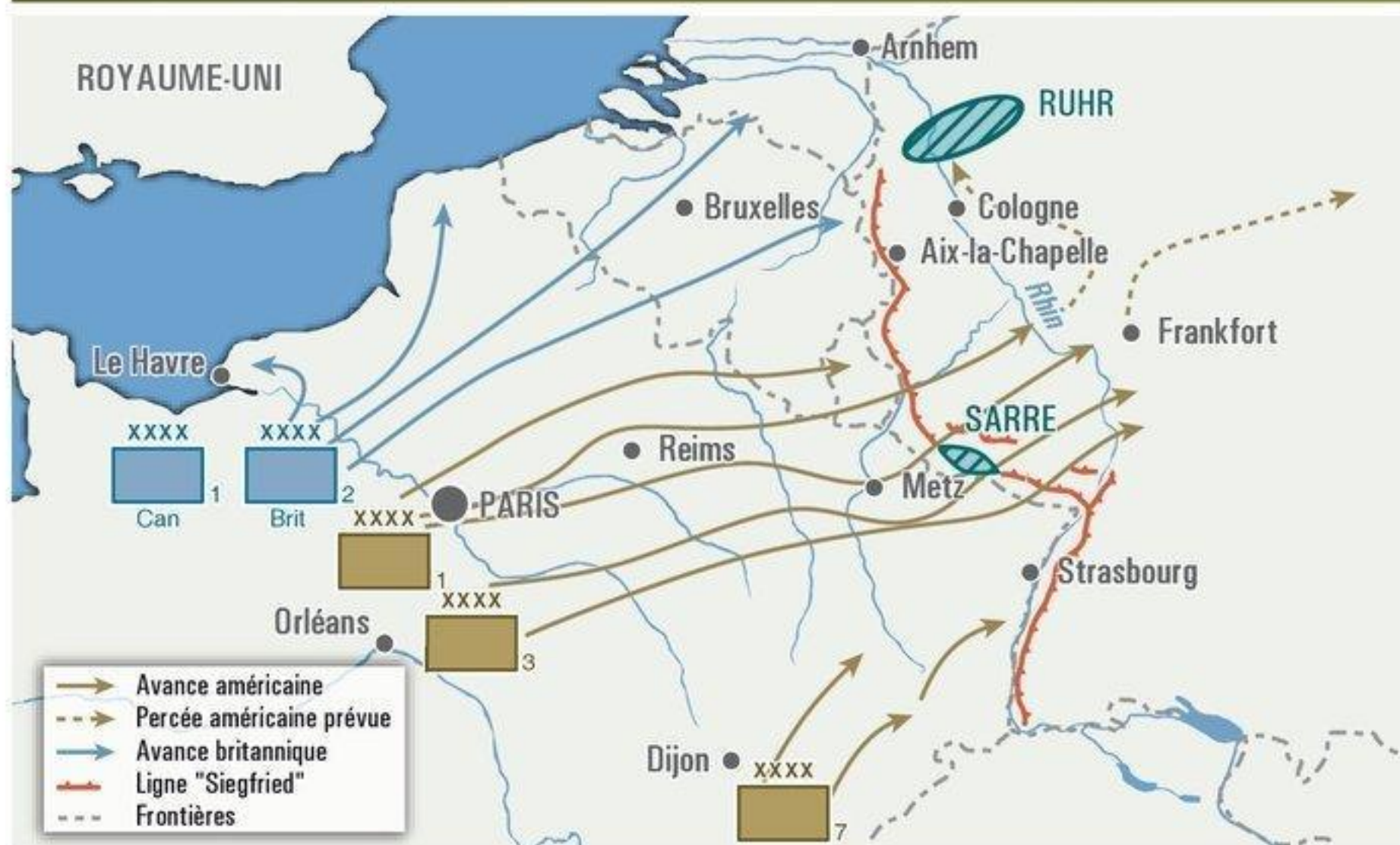
DANS LA TÊTE DE DWIGHT EISENHOWER

Le commandant suprême, bien aiguillé par ses officiers de la logistique, ne croit à aucune des « poussées uniques ». Tant qu'Anvers n'aura pas été rouvert, les Alliés ne seront capables de ravitailler que quinze divisions sur le Rhin. Tout juste neuf pourraient poursuivre au-delà. En plaçant tous ses œufs dans le même panier, le risque est trop grand de s'essouffler, puis de se faire « pincer » par l'ennemi. Fidèle à son schéma initial, Eisenhower ordonne, le 24 août, au grand dam de Bradley et Patton, d'engager la *1st US Army* au nord des Ardennes. Sa mission : aider à la destruction de la *15. Armee* allemande, la dernière encore intacte en France, couvrir les Britanniques qui prendront Anvers et se positionner pour une poursuite des opérations « plein est vers la Ruhr » (donc à travers la trouée d'Aix-la-Chapelle). Le 2 septembre, lors d'une entrevue avec Bradley, Hodges et Patton, Eisenhower précise qu'il entend libérer en priorité le port belge avec les forces britanniques et pénétrer en Allemagne selon un axe Liège–Aix-la-Chapelle–Cologne avec trois corps, le *XXX* du Britannique Horrocks et les *VII* et *XIX US Corps* de Collins et Corlett. Le troisième corps de l'Armée américaine, le *V* de Gerow, serait immobilisé pour économiser l'essence. Patton pourra poursuivre vers l'est afin de faire diversion, dans la mesure où sa manœuvre ne détourne pas le ravitaillement indispensable à la *1st Army* [3].





LE PLAN DE PATTON ET BRADLEY



Eisenhower conserve donc sa ligne directrice :

- Poursuivre le travail de destruction de l'armée ennemie (ici la 15. Armee) en s'efforçant de le faire aussi près que possible de la base logistique alliée.
- Ne pas sacrifier l'équilibre de ses forces (comme offrir un flanc à l'ennemi) ou grever l'avenir (en négligeant le port d'Anvers) par une prise de risque inconsidérée.
- Menacer, voire établir une tête de pont sur le Rhin vers Cologne pour contraindre les dernières forces allemandes à accepter le combat, les y détruire et prendre la Ruhr.
- Écarteler l'ennemi en poussant dans deux directions différentes, ce qui permet de conserver l'initiative en pouvant basculer l'effort d'un axe sur un autre, mais en accordant pour le moment la priorité à la poussée vers la Ruhr *via* Aix-la-Chapelle.
- Ne pas laisser aux seuls Britanniques la conduite de la poussée principale pour des raisons politiques évidentes, mais aussi du fait d'un manque de confiance en eux et d'une rivalité avec Montgomery.

Mais le 4, l'ordre d'opération d'« Ike » s'avère bien plus vague [4]. Rappelant que « la plus belle des opportunités de défaire l'ennemi à l'Ouest consiste à frapper le Ruhr et la Sarre, je suis confiant dans le fait que les Allemands

▼ La Wehrmacht dans sa retraite a souffert du harcèlement de l'aviation alliée, comme ici avec un canon de 7,5cm et des épaves de semi-chenillés renversées ou détruites, et a dû aussi abandonner un matériel précieux par manque d'essence. DR

[4] FWD 13765, 4/09/1944, SHAEF Papers

[5] John A. Adams, *op. cit.*, p. 97.

devront concentrer le reste de leurs forces disponibles pour défendre ces secteurs essentiels », il ordonne à Patton de pousser le plus vite possible vers la Sarre et Francfort et confie au « groupe d'armées du Nord [le 21st Army Group] et de la partie du groupe d'armées du Centre [le 12th de Bradley] opérant au nord-ouest des Ardennes [la 1st US Army] » la mission de « sécuriser Anvers, ouvrir une brèche dans la ligne « Siegfried » qui couvre la Ruhr et ensuite prendre la Ruhr ». Ce texte est loin d'être explicite. L'historien John A. Adams en déduit qu'Eisenhower souhaitait en fait voir le 21st Army Group prendre Anvers pendant que la 1st US Army commencerait une attaque à travers la trouée d'Aix-la-Chapelle, histoire de ne pas laisser le temps aux Allemands de s'y fortifier. Puis, une fois le grand port belge sécurisé, Montgomery se joindrait à l'attaque engagée à l'est [5]. Ce plan serait en accord avec son schéma directeur initial, sauf que rien dans le texte ne va dans ce sens. Eisenhower ne dissocie jamais les missions du groupe d'armées britannique de celles de l'armée de Hodges (1st Army), il n'ordonne pas non plus explicitement que l'attaque vers la Ruhr soit menée à travers la trouée. Aix-la-Chapelle n'est pas nommée. Certes, les plus attentifs auront remarqué que la circulaire parle « d'ouvrir une brèche dans la ligne « Siegfried » »,



► Non, le maréchal Montgomery n'a pas été muté à la RAF. Il a cependant alors la tête dans les nuages, plongé dans les préparatifs de « Market-Garden », qui vont diverger la 2nd British Army vers le nord au détriment du corridor d'Aix-la-Chapelle initialement prévu pour être l'axe principal d'entrée en Allemagne. Library and Archives Canada

◀ Un M7 Priest, canon automoteur de 105 mm. En septembre, ce sont les obus qui manquent pour appuyer les GIs, la faute à une chaîne logistique bien trop tendue.



ce qui semble exclure une tentative de débordement par le nord, mais le moins que l'on puisse dire, c'est que cela manque de clarté, d'autant que la limite entre les deux groupes d'armées, qui suit la ligne Bruxelles-Krefeld (au nord de Düsseldorf), laisse aux Britanniques un espace de manœuvre pour exécuter le plan de contournement de Montgomery, ce qui ne l'encourage pas à emboîter le pas à la 1st Army dans la trouée d'Aix-la-Chapelle. Eisenhower connaît trop bien les projets de Montgomery et son caractère pour ne pas savoir quelles conclusions tirera le maréchal britannique de ces vagues instructions. D'ailleurs, la veille, « Monty » a déjà diffusé ses directives pour pousser la 2nd British Army en direction du Rhin, entre Wesel et Arnhem, afin d'encercler la Ruhr par le nord [6].

En fait, Eisenhower s'efforce de garder ouvertes toutes les options. Il ménage la chèvre et le chou. D'un côté, il autorise, quelques jours plus tard, Montgomery à engager l'opération « Market-Garden » ; de l'autre, il laisse Patton avancer en Lorraine. D'un côté, il cède au maréchal britannique en ordonnant à Bradley d'engager la

▲ Le défi des Américains : ravitailler des points motorisés à plus de 600 kilomètres des dépôts. La solution : l'ouverture d'une route à sens unique (la « Red Ball Express ») où circulent les convois du Transportation Corps. Mais la combinaison de la vitesse, de la fatigue, du stress, de l'alcool, du manque de formation et des mauvaises conditions climatiques provoque nombre d'accidents. Ici, un Diamond T 969 redresse un GMC rapidement pour ne pas ralentir davantage le convoi.

1st US Army en appui du 21st Army Group ; de l'autre, cet ordre conduit l'armée américaine à se retrouver en bonne position pour pénétrer dans le corridor, dans le respect du projet directeur du SHAEF. D'un côté, il ordonne la sécurisation d'Anvers ; de l'autre, il autorise une continuation des opérations de poursuite. Cette absence de « priorisation » s'explique largement par des contraintes politiques. Il ne peut, par égard pour l'allié britannique, immobiliser Montgomery ou le cantonner à des missions de nettoyage des ports. Il ne peut davantage immobiliser Patton, qui focalise l'attention de l'opinion publique américaine. Il ne peut pas non plus ralentir sa poursuite afin de restaurer sa chaîne logistique, alors que cette même opinion croit la victoire à portée de main. Une pause, à quelques semaines des élections présidentielles, aurait un effet déplorable pour Roosevelt. Dans l'esprit d'Eisenhower, sa stratégie au mieux conduira à une victoire rapide, au pire elle s'essouffera, et il sera alors toujours temps de revenir au schéma initial. Elle a le mérite, au contraire des plans de ses subordonnés, de ne pas exposer les armées alliées à une contre-attaque ennemie. Elle a par contre l'inconvénient d'être peu rentable, car, dans l'immédiat, et alors que se multiplient les signes d'un essoufflement de la logistique, ces attaques tous azimuts conduisent les Alliés à être faibles partout. Sans compter que l'attaque le long d'un axe Aix-la-Chapelle-Cologne, qui devait être le tombeau de la Wehrmacht, se trouve réduite à un coup de main improvisé.

L'armée de Hodges représente cependant une force impressionnante sur le papier : neuf divisions regroupant 130 000 hommes et 850 chars [7]. Elle termine alors un enveloppement au sud de Mons. Le XIX Corps de Corlett (2nd Armored Division, 30th et 79th Infantry Divisions) en forme la pince gauche et le VII Corps de Collins (3rd Armored Division, 1st et 9th Infantry Divisions) la pince droite. Bloquant le fond de la poche, le V Corps (5th Armored Division, 4th et 28th Infantry Divisions) est freiné par la pénurie d'essence. À la réception des ordres, c'est l'euphorie à l'état-major de la 1st Army, dont le principal souci semble être la prise en charge de 25 000 prisonniers supplémentaires.

[6] PRO 229/72, Directive M523, 21st Army Group, 3/09/1944. Dans ses mémoires, Eisenhower assume d'ailleurs la responsabilité du plan « Market-Garden » (*Croisade en Europe*, Ed. du Nouveau Monde, 2013, p. 403).

[7] À ces divisions s'ajoutent 3 groupes de cavalerie, 9 bataillons de chars (7 moyens, 2 légers), 12 bataillons de Tank Destroyers, 31 bataillons de DCA, 46 bataillons d'artillerie, 3 bataillons de mortiers. Cependant, une bonne part de la DCA et de l'artillerie a été immobilisée au sud de la Seine. Avec toutes les unités de service, la 1st Army totalise 256 351 hommes.





▲ Les premières patrouilles de l'US Army découvrent la ligne « Siegfried » le plus souvent vide. Seuls ces obstacles en béton (les fameuses « dents de dragon ») semblent faire barrage entre les forces américaines et l'Allemagne tant convoitée. Mais quelques tergiversations plus tard, c'est de vive force qu'il faudra les franchir.

▼ Même si ce n'est que le 25 septembre qu'est officiellement créé le *Volkssturm*, une milice populaire rassemblant des hommes de 16 à 60 ans, l'Allemagne lève déjà à Aix-la-Chapelle des unités (les *Landeschützen-Abteilungen*) bricolées par l'*Ersatzheer* d'Hitler, à la valeur combative quasi nulle.

▼ Même réduites à une poignée de chars et quelques centaines de *Panzer-Grenadiere*, les divisions de *Panzer* pourrissent toujours la vie des *GIs* en multipliant les infiltrations et en servant de mûles à une défense allemande faite de bric et de broc. ECPA-D

UNE WEHRMACHT À LA DÉRIVE

Et il n'a pas tort, tant, en face, la situation est désespérée. Il ne reste aucune division digne de ce nom à la 7. Armee de Brandenberger. Ses cinq unités d'infanterie, toutes en retraite, ne sont que des états-majors sur lesquels se sont greffés des fuyards de tous horizons. Quant à ses quatre *Panzer-Divisionen*, elles ne sont plus que des spectres. La poignée de blindés de la *Panzer-Brigade 105* n'a même plus d'essence. L'ensemble ne cumule pas plus de 60 chars et 30 000 hommes [8]. Quant aux soldats, les rapports les décrivent complètement démoralisés. Les unités de services sont particulièrement stigmatisées. Leur attitude « *sent l'air de l'arrière à plein nez : uniformes débraillés, un tas de filles éméchées qui ne pensent qu'à s'amuser, et des soldats qui se traînent ensemble dans les groupes les pires et les plus douteux, des camions chargés des produits divers, équipements d'appartement, lits, etc.* » [9]. Keitel ordonne d'être intransigeant, les exécutions devant la troupe pour servir d'exemple se multiplient ; 200 commissaires politiques, les *NFSO*, sont dépêchés à l'Ouest. Dans les faits, les attitudes sont cependant très diverses. Un rapport américain réalisé sur des milliers de prisonniers allemands prouve



que, même capturés, 15 % demeurent convaincus de la victoire, tandis que la moitié témoigne d'un dévouement à Hitler quelles qu'en soient les conséquences.

Le 7 septembre, dépliant une carte dans une pharmacie du massif de l'Eifel, le *Generalfeldmarschall* Model, chef de la *Heeresgruppe B*, et le commandant de l'*Oberbefehlshaber West*, Gerd von Rundstedt, s'accordent à faire de l'axe Liège-Aix-la-Chapelle-Cologne le secteur le plus menacé dans l'immédiat. La trouée d'Aix-la-Chapelle est un champ de bataille historique, large d'une soixantaine de kilomètres, avec au sud la sinistre forêt de Hürtgen, qui prolonge le massif de l'Eifel, et à l'extrémité Nord les marais du Peel, qui sont tout bonnement infranchissables à une armée motorisée. Entre les deux, le terrain se décompose en trois ensembles. Au milieu se trouve la capitale du 1^{er} Reich, Aix-la-Chapelle, autrefois 165 000 habitants mais où seulement 20 000 survivent désormais dans les caves après les violents raids aériens alliés. La ville en elle-même est difficile à défendre dans sa cuvette, mais elle profite d'une banlieue minière qui fait office d'espace tampon. Déborder la localité par le sud implique de se glisser dans le corridor de Stolberg, large de 10 à 30 km, qui est en fait une région mitée de petites villes, de carreaux de mines, de collines, entrecoupée par trois cours d'eau encaissés et dominée au sud par la crête de Hamish. Déborder Aix-la-Chapelle par le nord est un peu plus aisé en empruntant le tracé d'une ancienne voie romaine qui suit un autre couloir moins accidenté que celui de Stolberg, traversé par une seule rivière, mais tout aussi constellé de mines et de villages. Dans les deux cas, il faut franchir la double ceinture fortifiée du *Westwall*. Il s'agit d'un réseau de petits bunkers d'infanterie, armés de mitrailleuses ou de pièces antichars de 3,7cm, protégés par une barrière de fossés antichars, des mines

[8] Bundesarchiv, Brandenberger, « 7. Armee », MS-B-730, pp.69-70.

[9] Rapport du Gau de Baden-Baden cité par Ian Kershaw, *La fin, Allemagne 1944-1945*, Seuil, p. 103.



ORDRE DE BATAILLE ALLEMAND, 12 SEPTEMBRE 1944

7. Armee (Brandenberger)			1. Armee (von Knobelsdorff)
LXXXI. Armee-Korps (au nord d'Aix-la-Chapelle)	LXXIV. Armee-Korps (d'Aix-la-Chapelle à la forêt de Hürtgen)	I. SS-Panzer-Korps (dans le Schnee Eifel, d'Ormont à Diekirch)	LXXX. Korps
<ul style="list-style-type: none"> • Kampfgruppe 49. Infanterie-Division (1 500 hommes essentiellement des unités de service) • KG 275. ID (5 000 hommes, dont 1 800 combattants, 4 obusiers de 10,5cm) • KG 353. ID (un état-major sans valeur combative) 	<ul style="list-style-type: none"> • KG 116. Panzer-Division (1 600 combattants, 3 Panzer IV, 2 Panther, 2 StuGe III) • KG 9. Panzer-Division (2 500 combattants, 8 Panther, 6 StuGe III) • Panzer-Brigade 105 (5 Panther, 3 StuGe III) • KG 89. ID (un noyau de 350 combattants renforcé par un Ost-Bataillon, trois bataillons de forteresse de la Luftwaffe, 14 Pak de 7,5cm, 7 canons) • KG 347. ID (un état-major renforcé par un régiment d'entraînement, un bataillon de forteresse et un autre de malades de l'estomac) 	<ul style="list-style-type: none"> • KG 2. Panzer-Division • KG 2. SS-Panzer-Division Cumulent : trois bataillons de Panzer-Grenadiere, deux bataillons du génie, 6 Panzer, 17 canons d'assaut et 29 pièces d'artillerie. Aucun obus antichar de 7,5cm ni d'obus pour ses obusiers	<ul style="list-style-type: none"> • KG Panzer-Lehr-Division (une compagnie de Panzer-Grenadiere, une compagnie du génie, six pièces de 10,5cm, 5 Panzer) • KG 5. Fallschirmjäger-Division (un régiment d'infanterie, un régiment de sécurité, aucun canon)

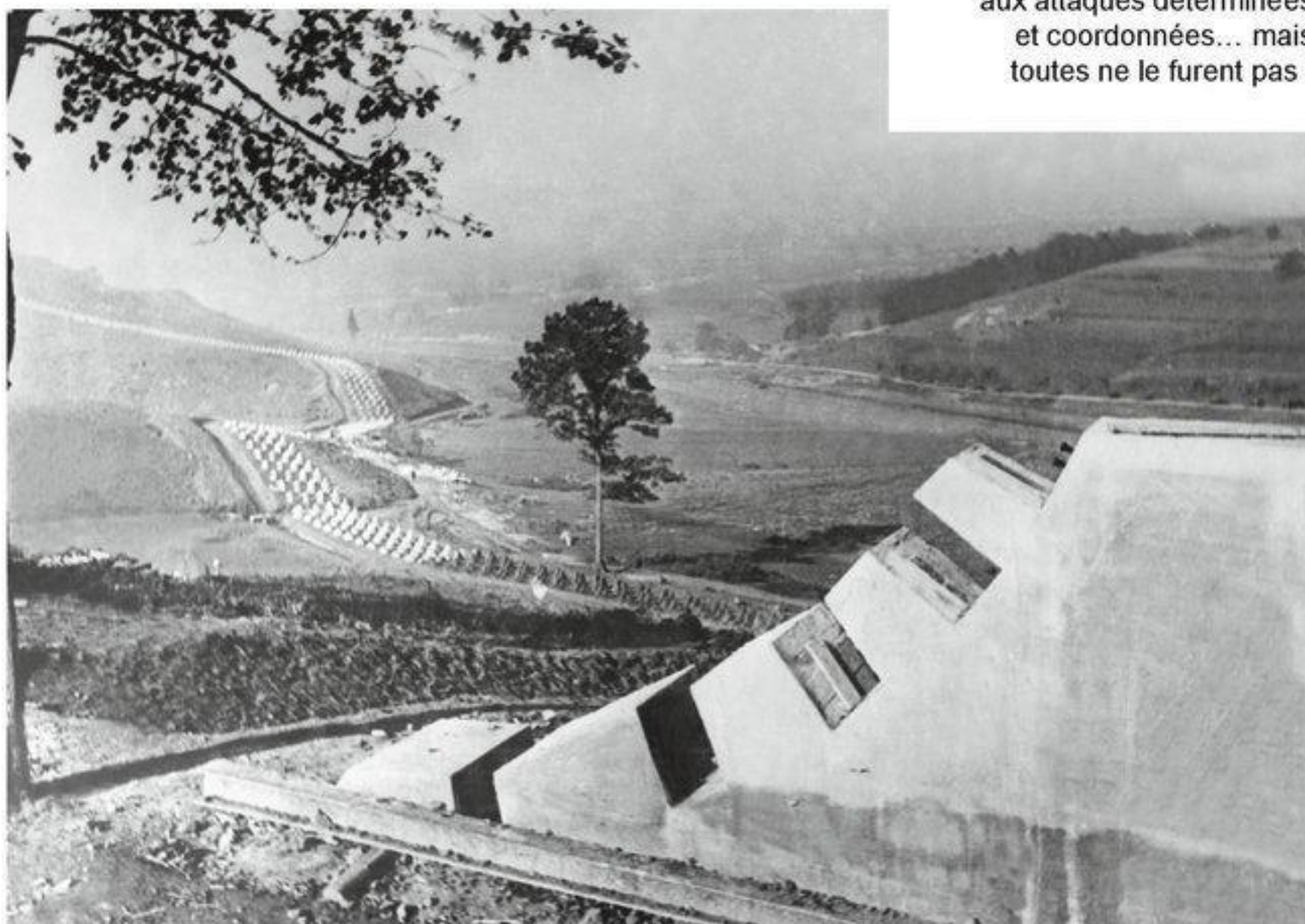
Déployés sur le Westwall : 7 à 8 Landeschützen-Abteilungen (détachements) issues des 406., 526. et 172. Divisionen de la Ersatzheer, avec respectivement 3 700, 13 400 et 3 000 hommes. Total : 20 100 recrues sans formation.

En cours de transfert :

- 32 bataillons de forteresse, dont plusieurs de la Luftwaffe (16 000 hommes)
- Sturmgeschütz-Abteilung 394 (30 StuGe)
- 30 Panther, 30 Tiger et des canons d'assaut
- 12. Infanterie-Division (14 800 hommes) et Sturmgeschütz-Abteilung 102 (17 canons d'assaut) (14 septembre à Aix-la-Chapelle)
- 183. Volks-Grenadier-Division (23 septembre à Aix-la-Chapelle)

et des « dents de dragon » (des obstacles antichars en béton). Abandonné depuis 1940, il n'est dorénavant que rarement armé, les champs de tir ont été envahis par la végétation, des clés d'ouvrages sont introuvables, et certains bunkers ont même été transformés en étables par des paysans ! La ligne « Siegfried » est de surcroît obsolète. Impossible d'y installer les canons de Pak de 7,5cm ou les mitrailleuses MG-42, armes standards de la Wehrmacht de 1944. Cependant, bien occupés, ils peuvent servir de points d'ancrage à la défense, d'autant que, dans la trouée d'Aix-la-Chapelle, il y a en moyenne soixante bunkers tous les 10 km, et il existe deux lignes, une en avant d'Aix-la-Chapelle, la ligne « Scharnhorst »,

▼ Une photo de propagande d'avant-guerre censée prouver la solidité du Westwall (ou ligne « Siegfried » pour les Alliés). En fait, il n'est qu'une succession de bunkers pour mitrailleuses largement obsolètes en 1944, parfois à l'abandon, et même les « dents de dragon » visibles à l'arrière-plan sont aisément franchissables à condition d'avoir des équipes du génie disponibles. Nulle part la ligne ne résista d'ailleurs durablement aux attaques déterminées et coordonnées... mais toutes ne le furent pas !



et une en arrière, la ligne « Schill ». S'il est possible d'arrêter les Américains, ce ne peut être qu'ici. Mais pour le grand malheur de Rundstedt, les fortifications sont presque vides. Sept à huit *Abteilungen* seulement, sous l'autorité de l'Ersatzheer (l'armée de réserve), s'y étirent sur 120 km...

À la vitesse où les opérations s'enchaînent, pensent les deux maréchaux allemands, les Américains auront enfoncé le Westwall dans deux jours et se baigneront dans le Rhin dans quatre. Il est plus qu'urgent d'y replier les lambeaux de la 7. Armee et d'y faire converger le maximum de renforts. Comme de coutume, Model active son réseau et appelle Speer pour obtenir 30 Panther, 30 Tiger et des canons d'assaut. Dans l'après-midi, Rundstedt réclame à l'OKW cinq à dix divisions ! En réponse, et en raclant les fonds de tiroir, l'OKW trouve 16 000 recrues sans formation qu'il regroupe dans 32 bataillons de forteresse et la 12. Infanterie-Division, une unité détruite en Biélorussie et en cours de reconstitution en Prusse. Mais encore faut-il leur laisser le temps d'arriver...

NEMESIS

Le pire est le chaos ambiant. La Wehrmacht n'a initialement aucune autorité sur cette terre allemande. Celle-ci est administrée par des *Gauleiter* et des *Kreisleiter* (responsables régionaux et locaux du parti nazi de Martin Bormann) pour sa branche civile, et par Himmler pour sa branche armée, conséquence de sa fraîche nomination à la tête de l'Ersatzheer, poste qu'il cumule avec la direction de la SS et de la police. Le 20 août, les *Gauleiter* ont été chargés par Hitler de mobiliser la population pour restaurer les fortifications.



▲ Cet avion d'attaque au sol Douglas A20 G « Havoc » et ses quatre Browning calibre .50 dans le nez ne pourront guère appuyer les GIs en cette semaine de septembre à cause d'un temps couvert persistant. L'absence d'appui aérien et la pénurie d'obus sont deux explications aux difficultés rencontrées par une Armée américaine adepte d'une doctrine du feu davantage que du choc.

[10] L'attentat du 20 juillet a définitivement discrédité les officiers de la *Wehrmacht* aux yeux des nazis.

[11] Ian Kershaw, *La fin*, op. cit., pp. 96-100.

▼ Les villes en ruines sont toujours plus faciles à tenir, surtout quand le défenseur possède des armes adaptées au combat urbain, comme le lance-flammes et le pistolet-mitrailleur. Or, les villes allemandes en 1944, à commencer par Aix-la-Chapelle, ne sont déjà que des champs de ruines après les pilonnages des bombardiers lourds alliés.

NIOD



Le 10 septembre, 211 000 jeunes, vieillards, femmes s'affairent sur l'ensemble du *Westwall*. Mais tout le monde s'active sans se concerter. Xavier Dorch, un subordonné de Speer, note l'impression désastreuse laissée par ces cadres du parti incapables de loger et nourrir les travailleurs et absents partout où l'on a besoin d'un chef mais qui parodent en uniforme neuf aux galons dorés et sapent involontairement le moral de la troupe en vitupérant contre les officiers [10], selon eux incapables de loger et nourrir les travailleurs et absents partout où l'on a besoin d'un chef [11]. Sans surprise, les aménagements réalisés par des hommes dépourvus d'expérience combattante se révèlent inappropriés. Alors que Brandenberger aspire à une défense mobile, partout des barrières et des mines gênent la circulation. Mahlmann, qui commande la région fortifiée, se plaint aussi que des fonctionnaires du parti nazi retardent la montée en ligne des 30 *StuGe* de la *Sturmgeschütz-Abteilung 394*. Pire, le 12 septembre, quand les combats se rapprochent, les cadres d'Aix-la-Chapelle disparaissent, abandonnant la population à son sort. Celle-ci cède à la panique et fuit en longues colonnes de piétons qui gênent la montée en ligne de la 116. *Panzer-Division*. L'anarchie est totale.

Himmler a autorité pour rétablir l'ordre et organiser les défenses. Il ordonne d'abord de « cueillir le plus brutalement possible » tous ceux qui franchissent la frontière – qu'ils fussent de la *Wehrmacht*, de la *Waffen-SS*, de la police, de l'Organisation Todt ou du Service du Travail du *Reich* – pour les diriger, avec leurs véhicules, vers l'*Ersatzheer*. À la mi-septembre, il n'est pas peu fier d'annoncer à Hitler d'avoir « retrouvé et renvoyé au front » 160 000 soldats. En fait, sans en avoir conscience, Himmler a surtout saisi les unités du train des divisions de première ligne, les privant de tout ravitaillement et aggravant le chaos ambiant. Il forme aussi des unités de circonstance avec plus ou moins de bonheur. Ainsi, dans l'Eifel, un officier des transmissions de la *Luftwaffe* se retrouve à la tête d'une *Alarm-Batterie* dépourvue d'équipement de pointage et au sein de laquelle seuls trois membres du personnel sont des artilleurs. Ce n'est que le 8 septembre que l'*OKW* autorise Rundstedt à se replier sur le *Westwall*. Encore doit-il patienter deux jours de plus pour que sa 7. *Armee* obtienne autorité sur les fortifications. Et encore, celle-ci n'aura jamais les plans d'occupation, et les états-majors devront en catastrophe visiter les points d'appui pour y affecter leurs unités et repérer les positions d'intervalle à couvrir, une mission rendue d'autant plus difficile par la mauvaise volonté de l'intrusif *Gauleiter* d'Aix-la-Chapelle, Josef Grohé, qui s' imagine prendre le commandement des opérations.

Une course de vitesse est engagée, et le risque est grand de voir les Américains surgir avant les *Landser*. Le soir du 11, Model télégraphie à l'*OKW* qu'en l'état actuel, « la défense du *Westwall* ne peut être assurée ». Rundstedt, qui n'est pas d'un naturel optimiste, confesse être persuadé qu'une tentative de percée de la 1st *Army* serait couronnée de succès. Le lendemain, 12 septembre, les premiers Sherman sont signalés au sud de la ville. Le 12 septembre ! Il a donc fallu neuf jours pour exécuter l'attaque ordonnée par Eisenhower, un répit inespéré pour les Allemands. Pourquoi les Américains ont-ils tant tergiversé ?

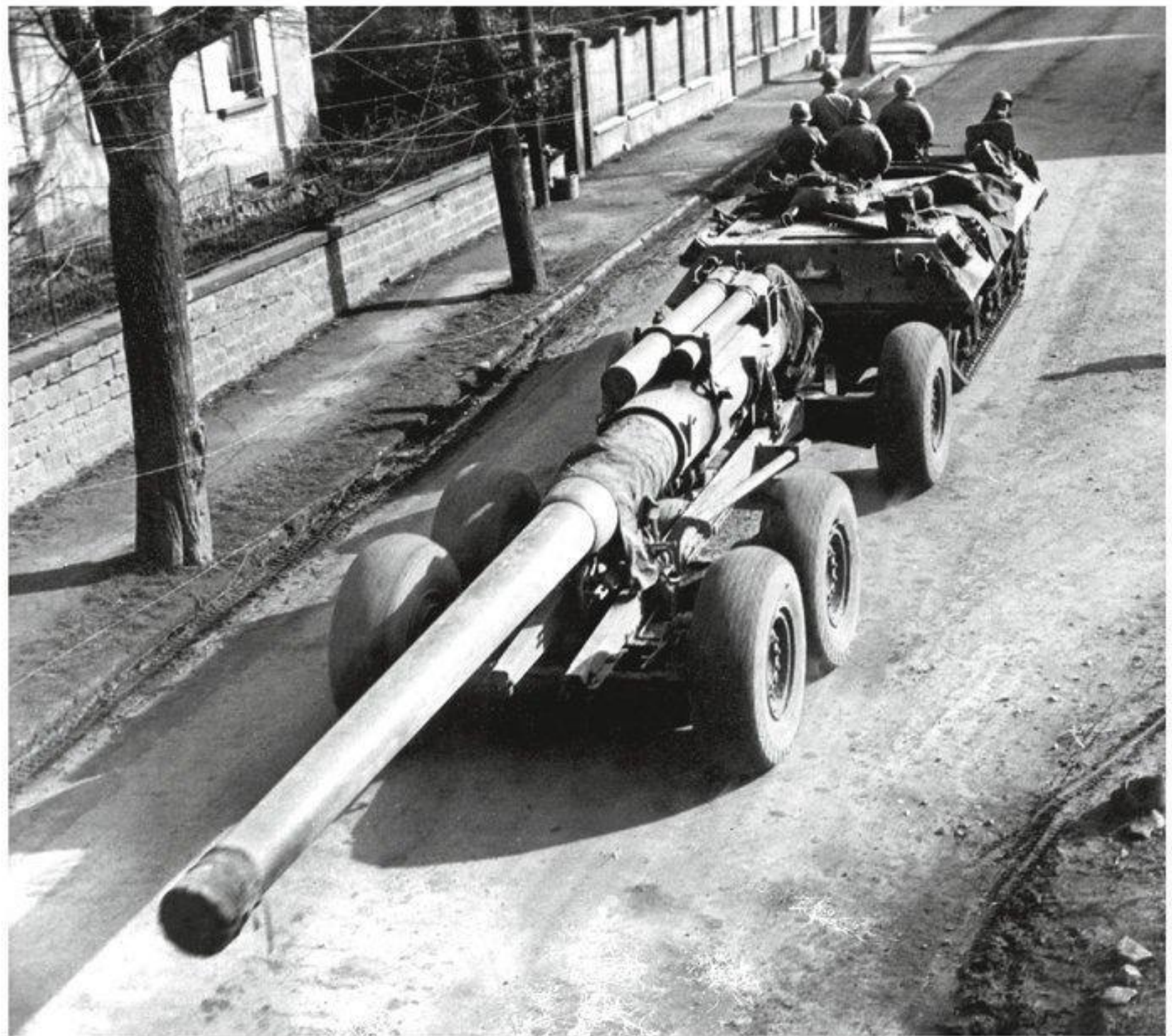
LOGISTIQUE ET HÉSITATIONS

Tout a commencé dès le 2 septembre, quand « Ike » est venu expliquer sa manœuvre à ses subordonnés. Patton, Bradley et Hodges, écoeurés de ne pouvoir foncer sur Francfort, obtiennent du Commandant suprême qu'il



laisse au moins un corps d'armée se déployer à travers les Ardennes pour maintenir le contact avec la *3rd Army* distante de 150 km. Au-delà de l'argument de couvrir les flancs des deux armées, sans doute ont-ils encore l'espoir de voir la *1st Army* roquer sud-est pour rejoindre Patton dans la vallée du Rhin, au sud de Coblenze. Hodges ordonne immédiatement au *V Corps* de pivoter plein est pour franchir la Meuse entre Namur et Sedan, avant que les Allemands ne s'y retranchent. Il lui affecte le ravitaillement prévu pour le *XIX Corps*. En effet, les Américains ne peuvent plus approvisionner tout le monde. Toujours dépendante des dépôts en Normandie, l'armée ne reçoit que le tiers de ses besoins, bien que Hodges ait immobilisé des dizaines d'unités d'artillerie lourde et de services au sud de la Seine pour économiser l'essence et libérer des utilitaires. L'infanterie redécouvre les joies de la marche à pied. Plus grave, les machines sont à bout. La « Spearhead » (*3rd Armored Division*) n'a plus qu'un tiers de ses chars. Cela fait plusieurs jours que les ateliers divisionnaires n'ont plus de pièces détachées. Les munitions commencent à manquer, et les hommes n'ont rien d'autre à se mettre sous la dent que les rations K d'urgence. Pourtant, les Américains ne semblent pas évaluer les conséquences de cette situation. Personne n'admet que la poursuite arrive à son terme.

Pendant que les hommes de Gerow s'enfoncent dans la forêt sans rencontrer une réelle résistance, libérant le Luxembourg le 9 septembre et bordant la frontière allemande le 11, ceux de Collins chevauchent seuls vers Aix-la-Chapelle. La *3rd Armored Division* entre dans Namur et file sur Liège les 4 et 5 septembre, écrasant sur son chemin la *347. Infanterie-Division*, mais, ralentie à son tour par le manque d'essence, elle n'atteint la frontière que le 11. La division du général Rose est alors seule en pointe, car la « Big Red One » (la *1st Infantry Division*) a été distancée, et la *9th Infantry Division* a été détournée pour franchir la Meuse plus au sud, à Dinant, et garder le contact avec le corps de Gerow. La décision d'engager le *V Corps* dans les Ardennes est donc lourde de conséquences. Elle a immobilisé une semaine le *XIX Corps*, qui était le mieux à même d'accompagner la manœuvre de Collins en direction du corridor. Elle a gâché un précieux carburant et a conduit l'armée à atteindre le *Westwall* tardivement, en ordre dispersé et étirée sur près de 200 km.



▲ Pour économiser le carburant, Bradley a ordonné d'immobiliser de nombreuses unités d'appui sur la Seine : formations de guerre chimique, DCA et artillerie lourde, comme cette pièce de 8-inch, mais Hodges s'inquiète de ne plus les avoir au moment d'affronter le *Westwall*, d'où sa décision de reporter l'attaque le temps de les faire monter en ligne.

[12] Letter of Instruction n° 8, 10/09/1944, 12th US Army Group, Bradley Files, MHI.

BRADLEY PERVERTIT LE PLAN

Le 10 septembre, Bradley ordonne à la *1st Army* de « continuer à avancer plein est pour franchir le Rhin dans le voisinage de Coblenze, Bonn et Cologne » [12], qui n'est plus distant que de 70 km des avant-gardes. Cette instruction révèle d'importants accommodements à l'égard des ordres d'Eisenhower. Au lieu de concentrer ses efforts sur Cologne, la *1st Army* va se disperser vers trois objectifs bordant le fleuve sur plus de 100 km. Avec les moyens à sa disposition, Hodges n'a pas d'autres choix que d'engager en ligne tous ses corps, en contradiction avec l'esprit du plan d'Eisenhower ; le *XIX Corps* avancera vers Cologne en contournant Aix-la-Chapelle par le nord, le *VII* visera Bonn en remontant le corridor de Stolberg, et le *V* traversera le massif de l'Eifel vers Coblenze.



M4A1(76) Sherman

32nd Armored Regiment
3rd US Armored Division
Ligne « Schill », Allemagne, septembre 1944



Au lieu du coup unique et puissant mené par trois corps, tel que recommandé par Eisenhower, l'offensive américaine se dilue en trois attaques indépendantes. Bradley se disperse à l'instant même où sa logistique lui dicte de se concentrer sur l'essentiel.

Il ne semble pas tenir compte de la géographie. Au sud, les *G/s* du corps de Gerow devront d'abord gravir une crête escarpée de 700 m, percer une ligne de bunkers, puis traverser des ravins profondément encaissés, le tout à travers une forêt où la visibilité par endroits ne dépasse pas les vingt mètres, ce qui rend l'orientation difficile, les appuis-feu téméraires et l'accompagnement blindé restreint à quelques mauvaises routes. Ce paysage s'étire sur une cinquantaine de kilomètres, avant de déboucher sur la plaine de Coblenz.

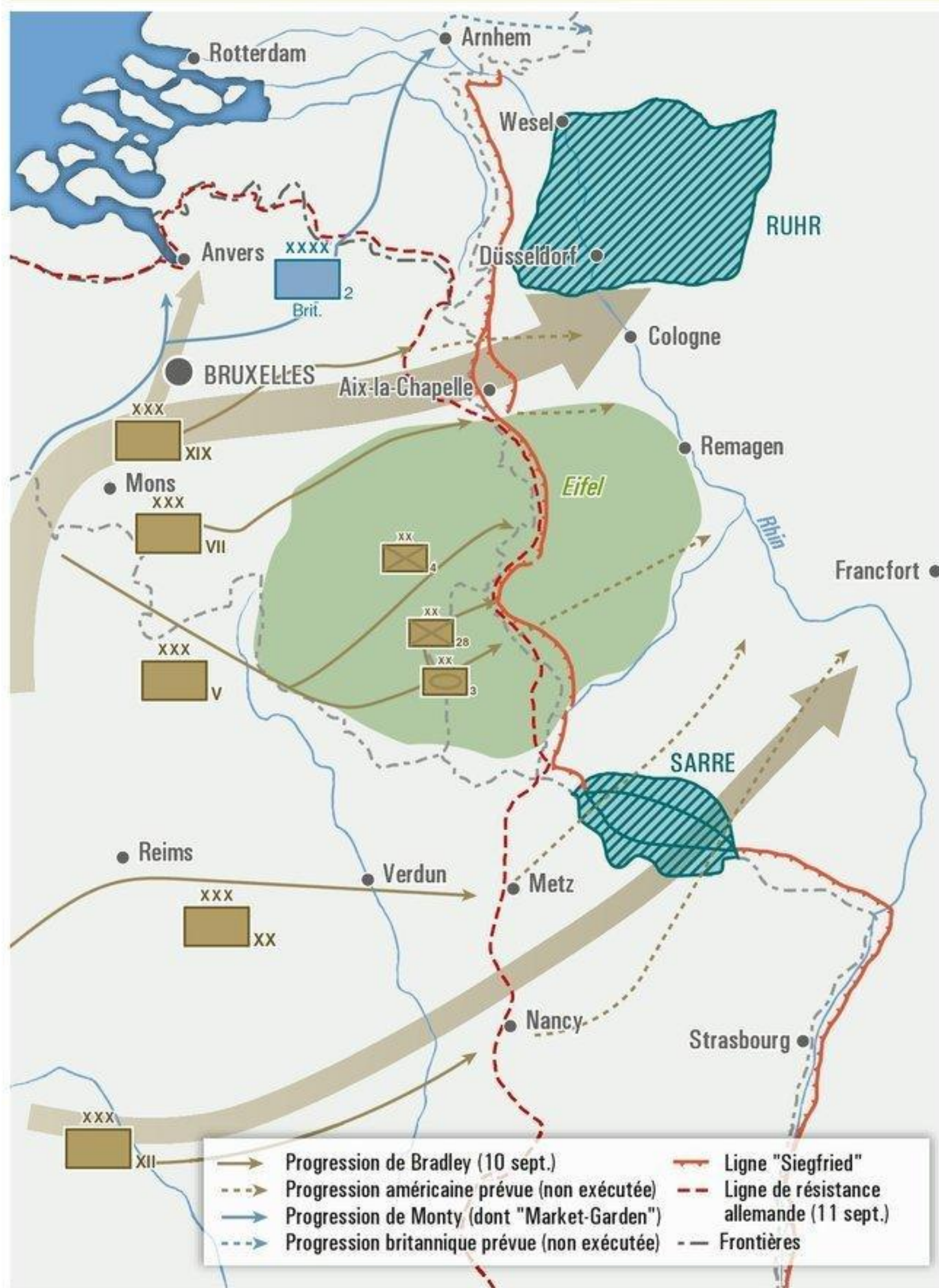
L'immobilisation du corps de Corlett, une semaine plus tôt, empêche dorénavant la simultanéité des opérations. En effet, réactivé seulement le 10 septembre, le *XIX Corps* s'emploie maintenant à nettoyer la région de Maastricht, défendue avec acharnement par les *Kampfgruppen* des 49. et 275. *Infanterie-Divisionen*, un préalable indispensable pour sécuriser une base de départ avant de s'engager dans le corridor Nord. De fil en aiguille, la cible unique d'Eisenhower qu'était Cologne est devenue chez Bradley la dernière roue du carrosse. En attendant, l'ensemble de l'effort repose sur Collins. De surcroît, il autorise Patton à reprendre immédiatement l'offensive, lui alloue autant de ravitaillement qu'à la *1st Army* et même lui transfère la *79th Infantry Division* du *XIX Corps*, affaiblissant ce qui aurait pu être son corps d'attaque principal et brûlant un précieux carburant. Pourquoi agit-il de la sorte ?

Tout d'abord, il ne partage pas la ligne directrice d'Eisenhower et espère toujours rassembler ses deux armées. On constate qu'en ciblant Coblenz, Bradley se positionne pour tendre la main à Patton. S'il ne partage pas les idées d'« Ike », c'est aussi parce qu'il craint que le simple bon sens militaire amène le commandant suprême à céder la *1st Army* à Montgomery pour unifier le commandement au nord des Ardennes. Or, cette armée c'est la sienne, celle qu'il a commandé le Jour-J. Pas question de s'en dessaisir. Déjà, il a écrit à « Ike » que si cette éventualité devait se réaliser, il demanderait de suite à être relevé de son poste. Pour la protéger, rien de mieux que de la roquer vers le sud-est pour l'éloigner de « Monty » et la rapprocher de Patton. Enfin, la semaine précédente, il a déjà désobéi à Eisenhower, – moins franchement, il est vrai – en empiétant sur la zone dédiée aux Britanniques, avec pour résultat le brillant encerclement de Mons. Bradley a confiance en son jugement.

Il est probablement aussi convaincu qu'en allant vite, il est possible de surprendre les Allemands avant qu'ils ne se soient retranchés. Le général américain place ses corps en ordre de poursuite plus qu'en ordre de bataille. En les déployant en ligne, il oblige l'ennemi à se disperser, multiplie les chances de trouver le point faible de la défense. En l'occurrence, ses services de renseignements font état d'une brèche béante au niveau des Ardennes, l'attaque du *V Corps* est donc aussi une opportunité. Peut-être anticipe-t-il des difficultés au sortir de la trouée d'Aix-la-Chapelle. Au cas où les choses ne s'y dérouleraient pas comme prévu, Gerow, une fois à Coblenz, pourrait descendre le Rhin vers Cologne, débloquent la situation. Le souci, c'est que c'est seulement une fois sur le Rhin que Gerow trouvera les routes pour se rabattre au nord. S'il est bloqué avant Coblenz, il se retrouvera dans une impasse.

À ces arguments tactiques s'ajoute une raison humaine. Pour cette opération brusquée, Bradley a confiance en

LE SCHÉMA DIRECTEUR D'EISENHOWER PERVERTI



► Le discret Omar Bradley a acquis après-guerre une solide réputation de compétence. Son sang-froid et sa bonne humeur le distinguaient du sanguin Patton et de l'impossible caractère de « Monty ». Mais il a surtout su occulter ses échecs en éludant ses responsabilités et en chargeant ses partenaires.



Gerow et surtout en Collins, mais il estime Corlett trop timoré. « Cowboy Pete » a en effet la réputation d'être revenu du Pacifique avec des réflexes de prudence, l'amenant à privilégier à l'excès les appuis-feu. En outre, « Corlett n'était pas mon préféré. Il était agressif, irascible et était arrivé avec rancœur », reconnaît-il [13]. Débarqué tardivement en Europe en 1944, cet officier remarquable n'avait jamais réussi à s'intégrer au sein d'une équipe soudée par les campagnes précédentes. La marginalisation du XIX Corps s'explique de fait.

UN ÉTAT-MAJOR D'ARMÉE HÉSITANT ET SANS IMAGINATION

Bradley délègue naturellement la réalisation concrète de l'attaque à Hodges, un général au parcours atypique. Refusé à West Point en 1904, il avait rejoint le front en 1917 comme simple soldat. Là-bas, il avait prouvé son courage et ses aptitudes. Expert du combat d'infanterie, il avait, après-guerre, grimpé la hiérarchie. Bradley l'apprécie particulièrement. Il dit de lui que « ses compétences techniques et tactiques irréprochables font de lui le plus qualifié des cadres sous mon commandement... De tous ceux de mon armée, Hodges est celui qui exige le moins de supervision... Il a implicitement confiance dans son jugement ». Par contre, ses divisionnaires lui reprochent un manque d'énergie, de communication et d'intelligence. Ils le décrivent fragile, prudent à l'excès, lunatique et cassant. Patton le qualifie de balourd, Beddell Smith de « plus faible des commandants ». Ces travers ne seront pas compensés par un état-major de la 1st Army expérimenté, mais que l'historien David Hogan estime déficient, « incapable de concentrer ses forces et utilisant ses blindés au coup par coup », prompt à se noyer dans les détails, « quand vous lisez les rapports de situation de la 3rd Army, vous voyez les régiments, sur celui de la 1st Army, vous voyez les pelotons », ce qui l'amène à être « lent, prudent, et sans allant ». Le plan d'attaque se révèle de fait sans imagination, se bornant purement et simplement à déployer toutes les divisions disponibles des VII et V Corps sur un front très étendu et de les pousser en avant.

Gerow attaquera le Westwall sur un front de 50 km au cœur du massif du Schnee Eifel, avec ses trois divisions en ligne, du nord au sud, les 4th, 28th Infantry Divisions et la 5th Armored Division. Quand le commandant du V Corps propose de concentrer ses efforts sur la moitié Nord de son front et de n'attaquer qu'avec ses deux divisions d'infanterie pour conserver en réserve sa division blindée, Hodges le tance. Arguant que « Brad » veut une aile droite ferme, il y déploie les deux tiers de la 5th Armored Division et les renforce même d'un régiment d'infanterie prélevé à la 28th Infantry Division. Cette dernière, bien obligée de se reconstituer une réserve, gênée aussi dans son déploiement par le terrain cloisonné et contrainte d'économiser ses munitions, ne peut donc attaquer qu'avec deux bataillons sur des routes parallèles, incapables de s'appuyer l'un l'autre. La division blindée n'est finalement pas mieux lotie, écartelée par une triple mission : patrouiller dans le sud pour garder le contact avec la 3rd Army, être prête à s'engager en cas de percée de l'infanterie au nord, tout en attaquant elle-même au centre. Sans surprise, seul un Combat Command – l'équivalent d'un régiment interarmes – sera engagé. L'assaut du V corps est si dilué qu'il accouche finalement d'une souris.



▲ Eisenhower (Supreme commander), Bradley (12th US Army Group) et Collins (VII Corps) en grande discussion suggérant une saine coopération de la chaîne de commandement. Mais en septembre, celle-ci vole en éclats, Eisenhower ne contrôle plus ses subordonnés : Bradley prend des initiatives malheureuses, Collins se heurte à son supérieur Courtney Hodges. Chacun est convaincu de gagner la guerre presque à lui tout seul en suivant sa propre logique.

[13] Omar N. Bradley, *Histoire d'un soldat*, Gallimard, 1952, p. 224.

BRADLEY ET LES PETITS ACCOMMODEMENTS AVEC L'HISTOIRE

Dans ses mémoires parues en 1952, voici comment Omar Bradley rappelle ces journées décisives : « Monty et moi avons convenu de la route à suivre au-delà de Bruxelles dans notre poussée septentrionale vers le Rhin. Nous devions engager deux corps USA dans cette avance ; Monty en fournirait un. Tous trois devaient frapper de front à travers les plaines de Cologne, entre Düsseldorf et Bonn. [...] Sur la droite de cet effort principal, le corps résiduel de Hodges ensermerait les Ardennes d'un mince anneau et dirigerait son avance en remontant la vallée de la Moselle vers Coblenche. [...] [Market-Garden] me laissait perplexe, parce que si l'opération devait être réduite à son secteur [de Montgomery], elle n'en paralysait pas moins l'offensive combinée dont nous avions convenu quelques jours auparavant. [...] Monty découvrirait le flanc gauche de Hodges et l'exposerait à la contre-attaque. Pour protéger ce flanc, il devenait indispensable que je prisse une des trois divisions blindées de Patton pour la diriger au nord et l'assigner à Hodges. » (Omar N. Bradley, *Histoire d'un soldat*, Gallimard, 1952, pp. 393-394). Et c'est tout ! Pas un mot sur les opérations de septembre. Tout le texte amène le lecteur à conclure que le déclenchement de « Market-Garden » a conduit à l'annulation de l'attaque sur Cologne. Bradley est surpris en flagrant délit de mensonge quand il affirme être à l'origine du plan d'offensive sur Cologne ou qu'il parle de la division blindée prise à Patton, alors qu'au contraire, il retire la 79th Division à Hodges. Voilà comment le discret et intègre Omar Bradley élude ses responsabilités et charge Montgomery. Quant à Eisenhower, il n'évoque pas cet épisode dans son autobiographie, *Croisade en Europe*. ■



Face à Aix-la-Chapelle, la *1st Army* imagine tout emporter sur son passage avec un seul corps : s'emparer de la ville elle-même, du corridor de Stolberg, franchir la Roer 20 km plus loin, puis marcher sur Bonn ! Mais Hodges s'inquiète des rapports d'ULTRA qui alertent sur un raidissement probable. Il s'alarme aussi d'attaquer une ligne fortifiée avec si peu de munitions. Il décide donc de rameuter l'artillerie lourde abandonnée sur la Seine et de rassembler un millier de tonnes d'obus, ce qui l'oblige à retarder de quatre jours l'attaque, maintenant fixée au 15. Hodges incline donc vers la prudence, en contradiction totale avec l'esprit du plan de Bradley. Cette prudence n'empêche pas la négligence, car aucune étude pour le franchissement de la Roer n'est menée. Or, la paisible rivière de l'été devient tumultueuse une fois gonflée par les pluies d'automne, au point que les Allemands ont construit plusieurs barrages en amont pour la dompter. Que les vannes s'ouvrent, et la Roer deviendra un obstacle majeur de plusieurs centaines de mètres de large...

Ce plan ne satisfait nullement Collins, qui a en sa possession plusieurs témoignages de prisonniers : il n'y a quasiment rien pour défendre la frontière, 5 000 combattants épuisés de trois divisions qui retraitent depuis la Normandie face au *V Corps*, 7 700 vieillards ou adolescents dépourvus de la moindre formation combattante devant le *VII Corps* [14].

Son officier de renseignements pense que la résistance sera symbolique. Pour Collins, la course n'est pas terminée, il est encore temps de devancer les Allemands sur le *Westwall*. À condition d'aller vite ! Le « patron » du *XIX Corps* élabore un plan plus audacieux. Il propose d'attaquer immédiatement avec deux *Combat Commands* de la *3rd Armored Division* à travers le corridor et franchir la Roer avant que les Allemands ne se soient retranchés. À charge pour les deux divisions d'infanterie de couvrir ses ailes, la « Big Red One » à gauche face à Aix-la-Chapelle, qui ne sera pas investie, la *9th Infantry Division* à droite qui, elle, devra nettoyer la forêt de Hürtgen pour éviter qu'elle ne serve de repaire aux observateurs d'artillerie ennemis. Percer et exploiter est cependant une double tâche ambitieuse pour une division blindée privée des deux tiers de ses chars et sans appui d'artillerie lourde [15], mais c'est le seul moyen que Collins a trouvé pour agir vite avec aussi peu de troupes.

Une discussion s'engage avec Hodges, et un compromis étrange émerge : l'attaque est avancée au 14, et les deux chefs de corps pourront ordonner des reconnaissances en force dès le 12. Collins l'interprète comme un blanc-seing. Gerow laisse pour sa part liberté d'agir à ses divisionnaires, avec pour conséquence un décalage entre une *28th Infantry Division* agressive dès le 12 et ses deux voisines qui patienteront jusqu'au 14.

ÉCHEC DANS L'Eifel !

Sans surprise, l'attaque du *V Corps* échoue. Le 13 septembre, seuls deux bataillons de la *28th Infantry Division* se lancent à l'assaut de la crête du Schnee Eifel. Ils sont cloués au sol par les tirs de mitrailleuses en provenance des bunkers et par un pilonnage imprévu d'artillerie. Le lendemain, la *4th Infantry Division* avance de quelques kilomètres, profitant de l'absence de défenseurs dans le *Westwall*, avant d'être arrêtée et contre-attaquée. Le *CCR* de la *5th Armored Division* a plus de succès au sud du front en s'infiltrant à la jointure

[14] V Corps G-2 Estimate, 10 sept 1944 & Order of Battle, VII Corps, G-2, NARA.

[15] Doctrinalement, les Américains encouragent l'ouverture d'une brèche avec une division d'infanterie au profit d'une division blindée chargée de l'exploitation.



entre la *Heeresgruppe B* et la *Heeresgruppe G* dans un angle mort de la défense allemande. Il établit une tête de pont sur l'Our et progresse d'une dizaine de kilomètres. Cependant, les Américains manquent d'infanterie pour tenir les positions conquises et sont victimes d'infiltrations dévastatrices sur leurs flancs qui immobilisent la division. Les Allemands réagissent aussi efficacement en roquant des forces importantes prélevées plus au sud : deux régiments de la *19. Volks-Grenadier-Division* et un *Flak-Regiment* arrivent dès le 15 septembre, suivis le 19 par la *Panzer-Brigade 108* et un régiment de la *16. Infanterie-Division* qui contre-attaquent la tête de pont. Le 16, Gerow jette l'éponge. Les *109th* et *110th Regiments* de la *28th* ont perdu à eux seuls 1 500 hommes, soit 50 % de leurs combattants en six jours. L'échec est d'autant plus rageant que tous les prisonniers allemands sont unanimes : quelques heures plus tôt, les fortins étaient vides. Un cuisinier reconverti mitrailleur avoue avoir été capturé deux heures après avoir rejoint le front. Les bunkers occupés seulement par deux ou trois hommes ont été suffisants pour fixer les Américains le temps que des unités mobiles s'infiltrèrent sur leurs arrières. C'est avec des moyens dérisoires que les Allemands se sont accrochés. Le fiasco ne réside pas dans le manque de courage des *GIs*, mais bien dans la négligence de la planification. Ainsi, trois jours durant, le *1st Battalion* du *110th Infantry* se saigne sans succès pour prendre la colline 553. Le 15 septembre, à 17 heures, arrive enfin une équipe du génie avec des pains de TNT, accompagnée de quelques chars et *Tank Destroyers*. Une heure et demie plus tard, les artificiers ont réussi à faire exploser les obstacles qui bloquent la route. Les chars foncent, tirent à bout portant sur les ouvrages dépourvus d'armes antichars, l'infanterie suit et, en 45 minutes, le bataillon a emporté 17 blockhaus, capturé 55 hommes, conquis la colline. Le lendemain, le même bataillon occupe deux autres hauteurs. En septembre 1944, les *GIs* maîtrisent la coopération interarmes, mais encore faut-il que les armes soient là. De plus, même ces exploits ne débouchent que sur une progression mineure de 4 km, et les effectifs manquent pour exploiter cette ébauche de percée. Pour Charles Mc Donald, quatre raisons expliquent ce revers :

- le terrain désastreux ;
- la pluie qui a empêché l'appui aérien et gêné les déplacements (en particulier une tentative d'exploitation de la *4th Infantry Division* qui avait profité de l'absence de défenseurs pour percer le *Westwall* dans sa partie la plus montagneuse) ;

◀ Page de gauche, de haut en bas :

- Le moment tant attendu du franchissement du *Westwall* par les fantassins de la *3rd Armored Division*. Le territoire du *Reich* a été atteint en trois mois... le front va s'y stabiliser six de plus. Les deux constructions monumentales de part et d'autre de la route étaient destinées à accueillir des barres d'acier infranchissables pour les chars.

- Une bonne illustration des difficultés d'emploi des chars (ici des *Tanks Destroyers*) dans le massif de l'Eifel et la forêt de Hürtgen. Cantonnés à quelques mauvaises routes, ne pouvant profiter de leur allonge à cause du relief et des arbres, ils ne semblent guère utiles. Pourtant, ils se révéleront souvent indispensables pour emporter des points d'appui. Tout comme dans le bocage, les Américains sauront s'adapter à ce paysage, mais à quel prix !

- Les pluies de septembre transforment les dépôts en bourbier, rendant d'autant plus difficile la manutention et ralentissant les chargements. Il faudra attendre novembre pour que les stocks reconstitués dans les dépôts avancés permettent d'envisager une reprise sereine des opérations.

[16] En fait, une modeste Kampfgruppe de 1 600 hommes, 2 *Panzer IV*, 1 *Panther*, 5 *StuGe*, 9 *Pak* de 7,5cm, 3 canons de 10,5cm et 5 de 15cm.

- la pénurie de munitions (la *28th Infantry Division* n'a pu tirer que 25 obus par pièce quotidiennement ; les hommes ont manqué de lance-flammes et de charges de démolition ; les chars étaient rares et cantonnés aux routes ; la principale arme d'appui était le 57 mm antichar tracté, une pièce vulnérable et à la puissance de feu insuffisante) ;
- la dispersion de l'effort, à la fois dans le temps (le 12 septembre, seules des reconnaissances sont lancées ; le 13, deux bataillons du *V Corps* attaquent ; l'opération principale ne commence que le 14) et dans l'espace (les Américains ont attaqué sur cinq axes isolés les uns des autres ; une tentative menée par la *5th Armored Division* de prendre à revers l'ennemi en remontant plein nord est tuée dans l'œuf par manque de route).

Pour John A. Adams, Gerow n'avait tout simplement pas les effectifs suffisants. Plus grave encore aux yeux du chercheur américain, cette attaque inutile s'est faite au détriment de celle – essentielle – du *XIX Corps* et a privé la *1st Army* d'un corps qui aurait pu servir de réserve opérationnelle dans le secteur d'Aix-la-Chapelle.

LA BATAILLE DANS LE CORRIDOR DE STOLBERG

Au sud d'Aix-la-Chapelle justement, l'attaque brusquée de Collins ne remporte guère plus de succès. Le 12 septembre, les éléments avancés du *CCA* sont rapidement bloqués par les obstacles. Les premières remontées signalent une inhabituelle résistance. C'est finalement le lendemain que l'attaque commence véritablement. La ligne « Scharnhorst » est enfoncée. Les chars américains ont pu s'infiltrer en profitant d'un remblai posé par les paysans locaux sur les dents de dragon. Les Allemands se débandent. Chez Brandenberger, la situation apparaît vite insurmontable. Dès le 12, l'annonce de la présence d'éléments américains dans la forêt municipale d'Aix-la-Chapelle, au sud de la ville, a déclenché une véritable panique. Comme la *116. Panzer-Division* [16] tarde à se déployer – à cause d'embouteillages mais aussi parce que son *Kommandeur*, le comte von Schwerin, estime indispensable d'offrir une journée de repos à ses hommes épuisés –, seuls un bataillon d'instruction (*Grenadier-Ersatz- und Ausbildungs-Bataillon 453*) et un bataillon de mitrailleuses (*MG-Bataillon 34*) protègent la cité.

Panzer V Ausf. G Panther

Panzer-Grenadier-Bataillon 2105

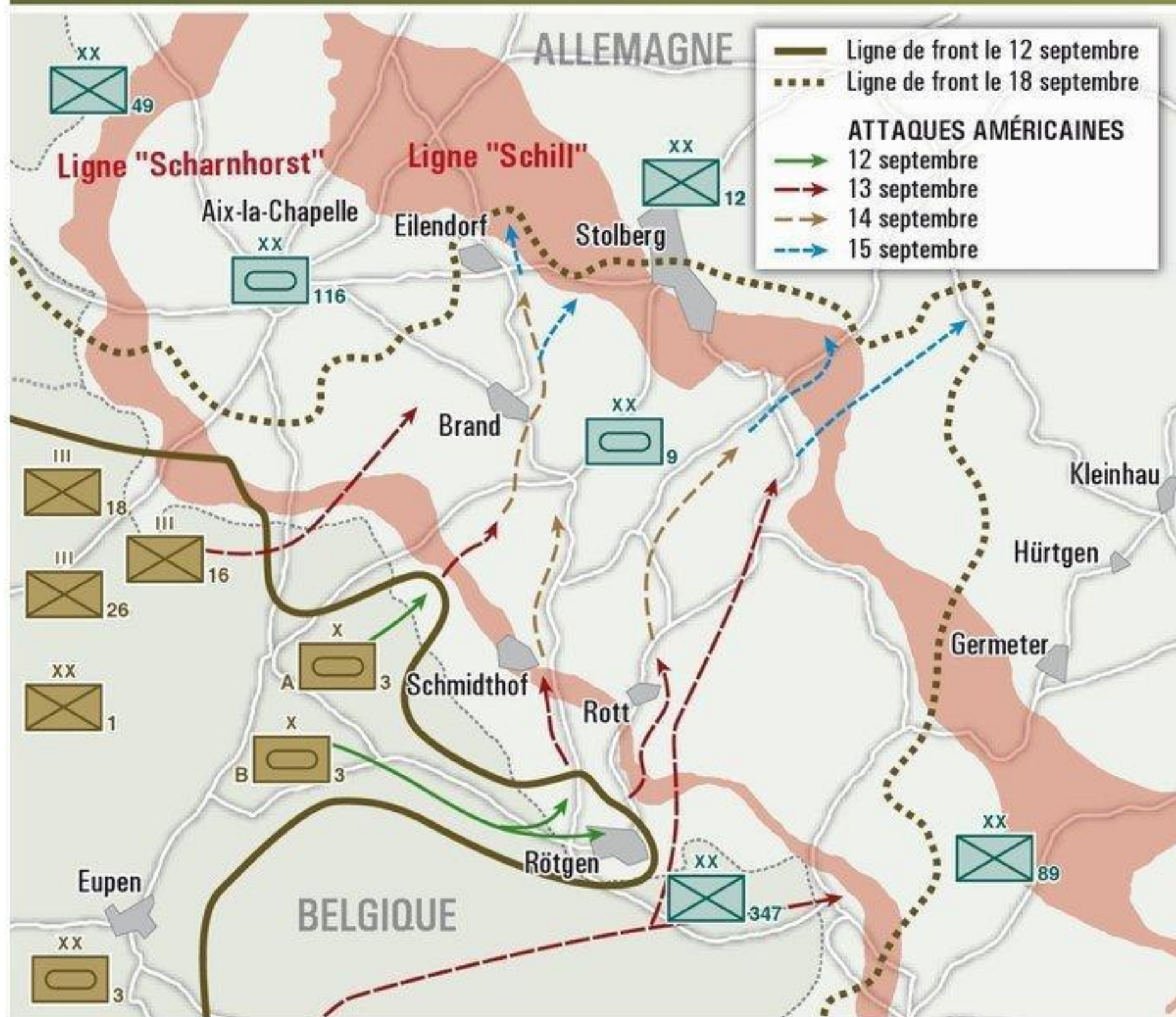
Panzer-Brigade 105

Secteur d'Aix-la-Chapelle, Allemagne, septembre 1944





LE CORRIDOR DE STOLBERG - 12/18 SEPTEMBRE 1944



Le 14, tandis que la « Big Red One » se rapproche, Schwerin, persuadé que la ville va tomber dans les prochaines heures, rédige un billet à l'intention du commandant américain lui demandant de prendre soin des civils. Mais il n'en est rien. La 1st Infantry Division n'a pas vocation à investir la ville et elle se contente de la contourner par l'est pour couvrir la 3rd Armored Division, dont l'action doit être décisive.

L'avance de la « Spearhead » s'accélère le 14. Mais une mauvaise surprise survient sous la forme de prisonniers portant les emblèmes de la 9. Panzer-Division, une unité dont on croyait qu'elle ne pourrait intervenir si tôt dans le secteur. Les combats s'intensifient. La Panzer-Division reçoit l'ordre suivant : « refouler l'ennemi hors du Westwall. Il n'y a pas de temps à perdre ! » Les Sherman tombent d'embuscade au 8,8cm en traquenard au Panzerfaust. L'avance est stoppée le lendemain, le temps de rassembler des groupes de choc pour sortir les chars de ce mauvais pas. Le manque d'infanterie est patent, d'autant qu'il faut sécuriser chaque puits de mine, dont les galeries sont utilisées par les Landser pour prendre à revers les Américains. Un régiment de chaque division d'infanterie voisine est rattaché à la « Spearhead ». Le ciel bouché empêche tout appui aérien. Pour autant, bon an

mal an, la division blindée atteint la ligne « Schill », et son CCB découvre avec bonheur que la portion Sud n'est pour ainsi dire pas défendue. Deux bataillons de Landesschützen ont fui. Le 16, une Task Force de la 9th Infantry Division débouche en terrain dégagé, la Roer n'est plus qu'à 11 km. C'est alors que surgit une nouvelle division allemande, la 12. Infanterie-Division, une unité fraîche à pleins effectifs et correctement équipée à défaut d'être expérimentée, qui contre-attaque de suite. Un tiers de ses combattants se font tailler en pièces par les mitrailleuses, les mortiers et l'artillerie, mais leur sacrifice empêche toute reprise de l'avance américaine. Les Allemands ont désormais des réserves, tandis que Collins n'en a plus. Les munitions de 105 mm manquent également du côté des assaillants. Collins jette alors l'éponge. Hodges l'approuve. C'est le monde à l'envers, la Wehrmacht aux abois a été capable de concentrer davantage de moyens que la puissante US Army.

Quelques jours plus tard, *bis repetita*. Quand Corlett s'avance le 19 septembre, après une semaine d'opérations dans la région de Maastricht, il a été devancé de quelques heures au nord d'Aix-la-Chapelle par la toute nouvelle 183. Volks-Grenadier-Division. Avec seulement deux divisions et une aile gauche en l'air depuis que les Britanniques remontent vers le nord au rythme de « Market-Garden », avec des stocks de munitions au plus bas, avec un temps bouché qui rend illusoire l'aide de l'aviation, le général Corlett ajourne à son tour l'attaque. Une nouvelle fois, Hodges s'y résout.

Ainsi, ce qui devait être l'axe de pénétration principal chez Eisenhower n'a finalement même pas été emprunté.

DANS LES OUBLIETTES DE L'HISTOIRE

Le revers spectaculaire de « Market-Garden » a largement occulté l'échec américain à Aix-la-Chapelle ; un revers autrement humiliant et révélateur des lacunes du Haut commandement, car il n'est pas la conséquence d'un excès de témérité ou d'un adversaire redoutable, mais est le fruit d'une défaillance généralisée de toute la chaîne de commandement, aveuglée par l'imminence de la victoire. Eisenhower porte la responsabilité de n'avoir pas réussi à imposer sa stratégie à ses subordonnés. Ce déficit d'autorité s'explique à l'aune des tensions interalliées. Après avoir rejeté le plan des Américains et, en apparence, fait preuve de laxisme à l'égard de Montgomery, le commandant suprême ne pouvait user d'autoritarisme vis-à-vis de Bradley et Hodges. En agissant de la sorte, « Ike » serait devenu un véritable traître à la solde des Britanniques et aurait été sans



► Une colonne de Panzer IV en route pour le front. À Aix-la-Chapelle, la Panzer-Brigade 105 et les 9. et 116. Panzer-Divisionen en totalisent... trois ! En fait, elles ont en tout et pour tout moins d'une trentaine de chars au début de la bataille. Archives Caractère



nul doute « lynché » par la presse outre-atlantique. Le compromis du 2 septembre est à inscrire dans ce contexte tendu. Ses subordonnés sont responsables de s'être obstinés dans leur plan. La clé de l'échec réside tout entière dans l'envoi du *V Corps* dans les Ardennes. Outre le fait que cela a dispersé la *1st Army*, ce déploiement malheureux a conduit à stopper le *XIX Corps*, qui devait emprunter la route la plus favorable. Finalement, les Américains se sont retrouvés à frapper au mauvais endroit avec trop peu de moyens. Bradley est coupable d'avoir perverti le plan de son supérieur, et Hodges l'est aussi par son exécution confuse, voire négligente. Les tensions entre Eisenhower et ses subordonnés masquent également un dysfonctionnement de toute la chaîne de commandement. Chaque échelon a opéré selon son propre rythme et sa propre logique, à contretemps, ruinant l'harmonie de tout l'orchestre. Gerow confessera n'avoir pas compris les attentes de Hodges. Son message était brouillé, et en laissant le choix dans la date de l'attaque, ce dernier s'est défaussé sur ses subordonnés plus qu'il ne leur a accordé une marge de manœuvre.

On est également surpris du souci constant de tous les généraux de vouloir sécuriser leurs flancs, consommant des effectifs considérables, alors que dans le même temps, ils étaient persuadés que les Allemands défaits étaient inoffensifs. En conséquence, bien que disposant d'une supériorité écrasante, les Américains se sont retrouvés en infériorité à l'endroit décisif, incapables d'alimenter l'avance vers la Roer. Le 16 septembre, des huit divisions de l'armée, seuls deux *Combat Commands* épuisés par quatre jours de combat et un régiment d'infanterie opèrent au débouché du corridor de Stolberg. À tous les niveaux, les Américains n'ont pas été en mesure de concentrer leurs moyens.

Cette incapacité a été d'autant plus préjudiciable qu'ils atteignaient au même moment le point culminant, « le point en un temps et en un lieu où la puissance de l'attaquant, érodée par la poursuite et l'éloignement de sa base logistique, n'excède plus la capacité de résistance du défenseur qui s'est rapproché de sa base ». À 600 km de ses dépôts, après six semaines d'opérations ininterrompues qui ont usé les mécaniques, alors que les ateliers de réparation sont vides, les crocs de l'*US Army* sont sérieusement élimés.

Une avance déterminée des six divisions de Collins et Corlett dès le 4 septembre en direction du corridor Nord, suivie d'une poussée jusqu'à Cologne, aurait-elle pu entraîner l'effondrement du front allemand ? Pour John A. Adams, c'est certain ! La relative facilité avec laquelle le *Westwall* a été enfoncé – ce qui prouve, au passage, que les angoisses de Montgomery à s'y frotter étaient exagérées –, le savoir-faire tactique acquis par les *GIs*, le chaos qui frappe le camp allemand jusqu'au 12 sont autant d'éléments allant dans ce sens. Une attaque en échelon, un corps derrière l'autre, aurait eu l'avantage de permettre d'alimenter la bataille en troupes fraîches tout en économisant les maigres moyens en artillerie et en essence. Cependant, il faut aussi garder à l'esprit qu'hommes et matériels étaient épuisés. Une telle opération ne pouvait de toute façon finir la guerre, car elle n'engageait, au mieux, qu'une poignée d'unités à bout de souffle. Elle n'aurait pas pu aller bien au-delà du Rhin [17], mais au moins, les Américains auraient fait l'économie de la « Longest Battle », la bataille la plus longue, celle dans la forêt de Hürtgen et sur la Roer, qui ne s'est achevée qu'en février 1945... la plus sanglante aussi ! ■



▲ Une vieille mitrailleuse Browning M1917 calibre .30 à refroidissement par eau appuie l'avance des *GIs* dans l'Eifel. Bien que lourde (38 kg, le double du modèle 1919) et encombrante, elle offre encore de précieux services au cours de cet automne quand il s'agit de prendre d'assaut des positions retranchées ennemies.

BIBLIOGRAPHIE

- Adams (J. A.), *The battle for western Europe, Fall 1944*, Indiana University Press, 2012
- Hogan (D.), *A command post at war*, CMH, 2000
- Guderian (H.-G.), *From Normandy to the Ruhr with the 116th Panzer Division in WWII*, Aberjona, 2001
- Kershaw (I.), *La fin, Allemagne 1944-1945*, Seuil, 2013.
- Ludewig (J.), *Rückzug. The german retreat from France*, University Press of Kentucky, 2012
- Mc Donald (C.), *The Siegfried line campaign*, CMH, 1963

▼ Si la *Wehrmacht* ne peut concurrencer la puissance de feu américaine en volume, elle dispose encore de nombreux mortiers et canons d'infanterie (comme cette pièce *sIG 33* de 15cm d'une compagnie lourde de bataillon) qui offrent un appui-feu rapproché immédiat souvent déterminant, sans faire appel au régiment d'artillerie divisionnaire. Les obus brisants de 38 kg (dont 8 de TNT) déclenchent les enfers autour des *GIs*, mais heureusement pour eux, seulement 2 à 4 peuvent être tirés à la minute. En guerre de position, son poids – la pièce exige un attelage de six chevaux – n'est plus un réel handicap. 60 % des pertes alliées ont été causées par l'artillerie allemande durant la guerre.



[17] Cependant, ce constat est tout aussi valable pour « Market-Garden ». Même si le Rhin avait été franchi à Arnhem, Monty n'avait rien pour exploiter au-delà.